NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

101 N° 5 1979

La Conférence de Puebla. Un risque, un espoir

Michel SCHOOYANS

p. 641 - 675

https://www.nrt.be/it/articoli/la-conference-de-puebla-un-risque-un-espoir-1045

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Conférence de Puebla
Un risque, un espoir

Dix ans après la Conférence de Medellín (26 août - 6 septembre 1968), la IIIe Conférence générale de l'Episcopat latino-américain s'est tenue à Puebla de los Angeles (Mexique), du 28 janvier au 13 février 1979 ; elle avait pour thème « L'évangélisation aujourd'hui et demain en Amérique latine ». Nous avons présenté, dans une étude publiée ici même, les principaux dossiers que cette assemblée aurait à connaître [1]. Toutefois, au moment où la Conférence était en préparation, il était impossible, pour des motifs obvies, d'imaginer l'impact que lui apporterait le voyage de Jean-Paul II en Amérique latine. Il saute non moins aux yeux que les élections au CELAM (Conseil épiscopal latino-américain) qui ont eu lieu à Los Teques (Caracas, Venezuela), le 31 mars 1979, apportent un vif éclairage sur les travaux de l'assemblée de Puebla. Aussi bien il est impossible de traiter de la Conférence de Puebla sans tenir compte des deux faits que nous venons d'évoquer. La Conférence, le voyage pontifical, les élections au CELAM constituent un faisceau d'événements indissociables.

DE MEDELLÍN À PUEBLA

Une préparation intense

Le moment est venu, maintenant, de nous interroger sur la signification et la portée de ces événements. Il ne saurait toutefois être question d'en présenter un bilan ou d'anticiper sur ce qu'en diront plus tard les historiens. Puebla sera ce qu'en feront les chrétiens d'Amérique latine dans les prochaines années. Une dynamique a

1. Voir notre article *Evangélisation et libération. A propos de la Conférence de Puebla*, dans *NRT*, 1978, 481-501.

été amorcée, et c'est elle que nous voudrions évoquer avant tout, d'autant que, si cette dynamique engage l'avenir de l'Eglise en Amérique latine en cette fin du XXe siècle, elle s'impose également à l'attention de l'Eglise ailleurs dans le monde.

Plus encore que celle de Medellín, la Conférence de Puebla a fait l'objet d'une préparation longue, riche et, de la part de certains, minutieuse. Toutes les communautés chrétiennes vivantes ont préparé l'événement en examinant les expériences inspirées par Medellín et imprégnées de son esprit. Les théologiens ont multiplié les études critiques sur les problèmes propres à l'Amérique latine. Des évêques se sont concertés et ont cerné davantage la signification collégiale de leur responsabilité pastorale. Du niveau local le plus modeste jusqu'au niveau continental, d'innombrables réunions de travail ont eu lieu. Ce foisonnement d'activités préparatoires est difficilement imaginable en dehors de l'Amérique latine, et atteste la vitalité étonnante des communautés chrétiennes du continent. Il est non moins remarquable que, dès sa phase préparatoire, Puebla, nettement plus que Medellín, ait retenu l'attention des chrétiens en dehors de l'Amérique latine [2].

Craintes et incertitudes

Pourtant, bien avant son ouverture, la Conférence de Puebla suscitait des craintes et avivait même des tensions profondes. Beaucoup jugeaient sévèrement le « document préparatoire » divulgué par les services du CELAM. Ce texte, soumis aux critiques des évêques, et retravaillé dans des conditions assez particulières — et que d'autres se chargeront d'éclairer tôt ou tard — devait bientôt aboutir à un « document de travail » proposé aux participants.

Les craintes de beaucoup se fondaient en outre sur la façon dont l'assemblée avait été constituée. Certains épiscopats, dont celui du Brésil, s'estimaient, non sans raison, sous-représentés [3]. L'absence, parmi les délégués ou les invités, de personnalités connues pour leurs positions avancées résultait, selon quelques observateurs avertis, d'un dispositif discrètement sélectif [4]. Tel prêtre censé représenter

2. Avant la Conférence, 65 théologiens occidentaux ont publié un texte remarqué, sous le titre *A nos frères d'Europe et à ceux d'Amérique latine*. Il a été publié notamment dans *La Croix* et dans *Le Monde* du 10 juin 1978.

3. Chaque conférence épiscopale nationale avait le droit d'envoyer un délégué pour cinq évêques. Toutefois, lorsque le nombre des évêques dépassait cent, la conférence ne pouvait envoyer qu'un délégué pour dix évêques. Or le Brésil compte quelque trois cents évêques.

4. On a commenté en sens divers l'omission, dans les premières listes d'invitations, des noms du Cardinal Eduardo Pironio, Argentin, Préfet de la Congrégation des Religieux et ancien Président du CELAM, et du P. Pedro Arrupe.

les confrères de son pays n'était autre que le secrétaire de la Conférence épiscopale nationale. Tel laïc, invité comme représentant du laïcat chrétien de chez lui, n'était autre que l'« assistant » du secrétaire de la Conférence épiscopale nationale. Enfin, la présence vigilante de divers dignitaires de la Curie romaine était parfois interprétée comme l'expression d'une volonté d'encadrement, voire, selon certains, d'intimidation. Bref, la représentativité de l'assemblée était mise en question : seules des études minutieuses sur le processus de constitution de l'assemblée permettront de faire la pleine lumière sur ces ombres.

Quoi qu'il en soit, cette assemblée était composée de 367 participants, dont 187 évêques avec droit de vote. On dénombrait 21 cardinaux, 66 archevêques ; 130 évêques ; 45 religieux et religieuses ; 34 laïcs hommes et femmes ; 4 diacres ; 4 paysans ; 4 indigènes (*sic ;* sans doute des Indiens) ; 5 observateurs non catholiques [5].

Les travaux se déroulaient dans l'enceinte du séminaire de Puebla, où seuls avaient accès, en principe, les participants et leurs auxiliaires immédiats. Assemblée austère, donc, que venaient dérider, aux heures de détente, des défilés en costumes régionaux ou des orchestres mexicains typiques.

Dès à présent, il convient de relever un trait par lequel Puebla se distingue de Medellín. Lors de la IIe Conférence générale, les théologiens jouèrent officiellement et publiquement un rôle considérable auprès des évêques. A Puebla, le rôle des évêques fut plus important que celui des théologiens. Les théologiens latino-américains invités à participer aux travaux de l'assemblée étaient assez peu nombreux et soigneusement choisis. Toutefois, la plupart des théologiens renommés du Continent se trouvaient à Puebla *extra muros*. Nous reviendrons plus loin sur ce point. Bornons-nous à relever ici qu'en fait ils ont tous participé, avec discrétion mais très activement, aux travaux de la Conférence.

En fin de compte, les craintes soulevées par la Conférence renvoyaient à des tensions, parfois poussées jusqu'à l'exaspération, qui ont pris corps depuis Medellín et qui se compliquaient des incertitudes conséquentes à la mort de Paul VI et de Jean-Paul Ier. Deux tendances semblaient devoir s'affronter fatalement. Evoquons-les très sommairement : celle des partisans d'une ligne accentuant la libération politique et temporelle ; celle des partisans d'une Eglise purement « évangélique » et spirituelle. L'enjeu de Puebla, c'était, à première vue, la radicalisation de ces tendances, le monologue,

5. Ces données ont été fournies par le Saint-Père lui-même. Cf. *Doc. Cath.*, n° 1759 (4 mars 1979), 209, note 4.

la rupture, le schisme. Ou bien Puebla serait une Restauration, voire un anti-Medellín ; ou bien Puebla canoniserait quelque option chrétienne pour le socialisme. A la veille de la Conférence prédominait en somme une alternative simpliste, axée sur l'antagonisme gauche-droite, progressistes-conservateurs. Caricaturé par les mass media, ce schéma était encore exacerbé par des divergences ou rivalités entre personnes. Décidément, oui, Puebla, c'était un risque.

TROIS « RUSES » DE L'ESPRIT SAINT

Or trois « ruses » de l'Esprit vont couper court à un affrontement aussi stérile que scandaleux : la présence de Jean-Paul II ; le discours du Cardinal Aloysio Lorscheider ; la Commission d'orientation et d'articulation [6].

Le Pape Jean-Paul II : le « dire » et le « faire »

Dans le discours du 28 janvier, par lequel il inaugure la Conférence de Puebla, le Pape affirme dès le début que Puebla doit prendre Medellín comme point de départ [7]. Le cheminement de sa pensée suit alors deux cours sensiblement différents. Dans la première moitié de son exposé, le Pape expose que le devoir des Pasteurs est d'abord d'être « maîtres de la vérité » ; il ajoute qu'en vertu de leur ministère, ils sont « signes et constructeurs de l'unité ». Medellín, en effet, a fait l'objet d'interprétations incorrectes ; d'où la nécessité du discernement. Les mises en garde pontificales concernent des déviations qui seraient observées en christologie et en ecclésiologie (les « magistères parallèles », les Eglises populaires). Elles concernent également l'« horizontalisme », les « réductionnismes », le « temporalisme » observés dans des théologies de l'action. Le Pape expose donc que l'orthodoxie à sauvegarder est en lien étroit avec l'orthopraxie : aux évêques de présenter la vérité qui vient de Dieu, et qui comporte le principe de l'authentique libération de l'homme. Il y va de l'apport spécifiquement chrétien à la libération humaine.

Dans la seconde moitié de son discours, le Pape rappelle aux évêques qu'ils sont aussi les « défenseurs et les promoteurs de la

6. A la suite de Charles Antoine, nous utilisons cette expression pour traduire les mots espagnols *comisión de empalme*. Charles Antoine a publié un bilan de la conférence sous le titre *Après Puebla : satisfaction modérée*, dans les *Etudes*, avril 1979, 549-554. Charles Antoine est directeur de DIAL (Diffusion de l'Information sur l'Amérique latine), 170, boulevard Montparnasse, F-75014 - Paris.

7. La traduction française de ce discours a paru dans *Doc. Cath.*, n° 1758 (18 févr. 1979) 164-172. On trouve, dans cette livraison, la traduction française du texte de la plupart des allocutions de Jean-Paul II lors de son voyage en Amérique latine. — Le texte espagnol de toutes ces allocutions a été réuni sous le titre *Mensaje a la Iglesia de Latinoamérica*, coll. *BAC minor*, 52, Madrid, Ed. Católica, 1979.

dignité humaine ». Jean-Paul II y rappelle avec force les exigences fondamentales de l'Evangile en matière sociale, politique et économique.

Par son ton, par son ouverture, cette seconde moitié du discours pontifical contraste avec la sévérité de la première. Aux dires de certains exégètes, celle-ci porterait la marque de Mgr López Trujillo, alors Secrétaire général du CELAM ; peut-être était-elle prête sous Paul VI. Celle-là serait inspirée par le Cardinal Lorscheider, alors Président du CELAM.

Les réactions immédiates provoquées par ce discours furent fort diverses. Le Cardinal Arns, Archevêque de São Paulo, devait dire plus tard à ce propos : « Il y eut aussi le discours du Pape, jugé très pesant. Au début surtout, pendant la soirée il y eut un moment pénible pour l'assemblée. » Un prélat andin commenta, le jour même, plus laconiquement : « Il a frappé fort. » Certains craignaient même que la Conférence ne se terminât de façon abrupte.

Et pourtant...

Après ce discours inaugural, le Pape, a-t-on dit, était fatigué — et pour cause ! On annonça donc que n'aurait pas lieu la présentation, cependant prévue, au Saint-Père, des participants réunis par groupes. Or on peut penser que le Pape n'a pas supprimé cette rencontre uniquement pour des raisons de fatigue. S'il a voulu rentrer immédiatement de Puebla à Mexico, sitôt son discours terminé, cela tient sans doute en partie au fait que cet homme d'intuition avait perçu qu'un déclic escompté ne s'était pas produit ; qu'un contact espéré avait été mal établi. Voyons cela de plus près.

Le 26, à la cathédrale de Mexico, le 27, à la basilique de la Guadeloupe, le Pape, qui a un sens étonnant du contact et de la foule, ne voit guère que des personnes sélectionnées. Mais le 28, sur les 130 km de route qu'il parcourt pour aller à Puebla, Jean-Paul II est assailli par une marée humaine : celle des petites gens, des Indiens, des métis, de ceux qui n'ont pas de cartes d'invitation : Zachée, par dizaines de milliers. Au terme du voyage, on estimera que quelque 18 millions de personnes auront vu le Pape au Mexique. Renversons l'affirmation : Jean-Paul II a vu le peuple et en a pris la mesure.

Alors, ce retour à Mexico, plus tôt que prévu, il pourrait peut-être s'expliquer par le décalage que le Pape peut avoir perçu entre le langage d'un discours préparé à Rome et les interpellations frémissantes, jaillissant des pauvres qui jalonnaient sa route. Hypothèse, dira-t-on peut-être, mais qui se trouve singulièrement confirmée par ce qui va bel et bien se produire. Effectivement, dans la nuit qui suit, Jean-Paul II reprend le discours qu'il a rédigé à

l'intention des Indiens d'Oaxaca, et qu'il doit prononcer le 29. Arrivé à Mexico plus tôt que prévu, le Pape demande le texte de l'adresse que l'Indien Esteban Hernández va lui lire le lendemain. Emu par ces paroles bouleversantes, Jean-Paul II refait un discours différent de celui qui se trouvait composé, et deux fois plus long. Comment le sait-on ? A la salle de presse du Vatican, se produit un incident insolite. On y distribue régulièrement les discours tout *préparés au fur et à mesure qu'ils sont prononcés*. On distribue donc, le 29, le texte du discours que Jean-Paul II est censé prononcer aux Indiens d'Oaxaca. Mais dans le même temps arrive par télex ce qui est dit en fait. Moment de stupeur : il y a discordance entre les textes. Après quelques minutes de perplexité, les responsables de la salle de presse vaticane se font remettre dare-dare le texte qu'ils venaient de distribuer, et qui est récupéré dans la *presque* totalité des exemplaires mis en circulation. En outre, comme on s'en aperçoit grâce aux enregistrements, dans l'énoncé du discours oral, Jean-Paul II dépasse son texte : il y introduit des mots polonais, italiens, comme un homme qui laisse parler son cœur [8].

Que ce discours du 29 contraste avec celui de la veille, on peut le remarquer à la simple lecture des deux documents. Par là déjà, Jean-Paul II nous met lui-même sur la voie d'une interprétation authentique de son discours inaugural. En outre, comme le Cardinal Silva Henríquez, Archevêque de Santiago du Chili, devait le faire remarquer en séance plénière, pour pénétrer la pensée du Pape, il ne faut pas tenir compte du seul discours d'ouverture. Remarque qui prend toute son importance lorsqu'on sait qu'au terme de son voyage le Pape avait prononcé trente-trois discours. Bien plus, comme le relevait le primat du Chili, s'il faut tenir compte de *tout* ce que le Pape a *dit* à Saint-Domingue et surtout au Mexique, il faut aussi tenir compte de *tout* ce qu'il y a *fait*. Son comportement face aux pauvres est par lui-même un enseignement. Luc lui-même, en ouvrant le livre des Actes, renvoie à un certain premier livre, où il relate ce que Jésus a « fait et enseigné » (cf. *Ac 1*, 1). Jean-Paul II, au Mexique, propose aussi des paraboles en acte. Un exemple parmi d'autres. Lors de l'étape ultime et non prévue de

8. En plusieurs autres circonstances, le Pape — qui ne s'est pas borné à prendre des cours de *diction* espagnole — semble avoir quelque peu bousculé le texte préparé. Il existe même un bel exemple de ce que les peintres appellent un « repentir ». Le 31 janvier, le Pape adressait un Discours aux Etudiants des Universités catholiques, sur l'esplanade de la basilique de Notre-Dame de la Guadeloupe. Or, en le prononçant, le Pape remarqua que ce discours passait mal. Le Saint-Père n'hésita donc pas à envoyer, de Rome, le 15 février, un message entièrement différent « aux très chers participants de la rencontre au Sanctuaire de la Mère de Dieu à la Guadeloupe, le 31 janvier 1979 ». Le texte de ce *Mensaje del Papa a los Universitários* a été publié notamment dans *Mensaje* (Santiago du Chili), n° 280 (juillet 1979) 400 s.

Monterrey, quand le Pape descend de l'avion, il salue en premier lieu les ouvriers en bleu de travail et après seulement les membres uniformisés d'un comité de réception. La télévision elle-même n'a-t-elle pas transmis aux quatre coins du monde de ces images bien plus bouleversantes que les plus beaux discours ? En somme, le Pape, comme le Christ, a été ému par la foule et par la souffrance des hommes. Faut-il dès lors s'étonner de cette confidence recueillie, au lendemain de Puebla, de la bouche d'un Cardinal proche du Souverain Pontife : « Le Pape s'est 'converti' au Mexique » ?

Le rôle joué par Jean-Paul II à Puebla et au Mexique est donc incomparablement plus important que celui que Paul VI avait joué à Medellín en 1968. En se présentant comme docteur, comme prophète et comme pasteur, en montrant que la fermeté doctrinale engendre des gestes prophétiques, en allant aux pauvres, Jean-Paul II a probablement sauvé l'assemblée des ornières et des polémiques où elle eût pu s'enliser. Présence pontificale « pro-vocante », tout orientée vers une pastorale où l'Evangile est sel, ferment, lumière dans le monde des hommes.

Le Cardinal Lorscheider et la souveraineté de l'assemblée

Pour sa deuxième « ruse », l'Esprit Saint avait mobilisé le Cardinal Aloysio Lorscheider, Co-président de la Conférence et Président du CELAM. Mesurant l'effet produit par le discours pontifical inaugural, le Cardinal Lorscheider — à l'instar du Pape — devait passer une partie de la nuit du 28 au 29 à remanier le discours d'ouverture qu'il avait préparé pour le lendemain. La personnalité de l'orateur, et surtout, en l'occurrence, le moment où ce discours devait être prononcé offraient au Président du CELAM une occasion absolument unique de proposer une exégèse particulièrement autorisée du discours pontifical de la veille. Faisant honneur à ce que les traditions diplomatiques brésiliennes ont de meilleur, le Cardinal Lorscheider commença son exposé en rendant un hommage vibrant et mérité à tous ceux qui avaient préparé Puebla. Il va de soi que cet hommage visait, notamment, le « document de consultation » et le « document de travail ». Le Cardinal rappelait toutefois à l'assemblée qu'elle était souveraine quant à sa méthode de travail et face aux documents préparatoires qui, pour utiles qu'ils fussent, ne devaient pas être considérés comme normatifs. Poussant sa pensée plus loin, Dom Aloysio préconisait que l'assemblée, assumant pleinement sa responsabilité, définisse les noyaux thématiques qu'elle aurait à discuter. C'est pour dégager ces noyaux que fut suggérée la formation de commissions provisoires, généralement composées de dix-sept membres, dont une douzaine d'évêques.

A partir du discours du Cardinal Lorscheider, le climat de l'assemblée devait changer. Le Président du CELAM, sensible au thème pontifical de la dignité humaine dont les évêques sont gardiens et promoteurs, pouvait rappeler que le but de Puebla était de relever le défi adressé à l'Eglise, porteuse d'Evangile, par une situation latino-américaine que caractérisent largement l'injustice et la misère.

Signalons aussi que, dès le lendemain, le discours inaugural du Pape fit l'objet d'un bref commentaire de la part d'un groupe de théologiens latino-américains présents dans la ville de Puebla [9]. Au lecteur d'apprécier s'il convient d'imputer cette « ruse » à l'Esprit Saint. Sans doute, pour des motifs « tactiques », ce commentaire émousse-t-il un peu trop la portée des mises en garde pontificales au sujet de la christologie, de l'Eglise populaire, de la hiérarchie. Ces problèmes se posent certes au niveau de l'Eglise universelle, mais on ne saurait occulter la préoccupation qu'ils justifient en raison du traitement que leur réservent plusieurs théologiens latino-américains. Fût-ce en raison d'une opportune « captatio benevolentiae », il serait en effet mal venu d'escamoter l'originalité de ce traitement. Ce commentaire est plus heureux lorsqu'il établit, par des voies légèrement différentes de celles qu'empruntait le Cardinal Lorscheider, que la pointe du discours pontifical se trouve non dans les réserves, mais dans les affirmations positives, concernant la dignité de l'homme et sa libération intégrale. De ce commentaire non officiel, nous retiendrons donc qu'il a contribué à faire prévaloir la lecture du discours inaugural du Pape telle qu'elle était proposée par le Président du CELAM, Co-président de la Conférence.

La Commission d'orientation et d'articulation

La troisième « ruse » de l'Esprit Saint allait, elle aussi, se manifester en ce lendemain décisif du discours inaugural du Pape. Il s'agissait, en effet, de constituer la Commission d'orientation et d'articulation. Cette Commission serait-elle désignée par la Présidence, comme tout le faisait prévoir ? Ou bien serait-elle élue par l'assemblée ? Qui en ferait partie ? De combien de membres se composerait-elle ? Forts des propos du Cardinal Lorscheider, des prélats influents, mais peu coutumiers d'interventions en séance plénière, firent valoir que si l'assemblée était bel et bien souveraine,

9. La traduction française de ce texte a été publiée dans *Foi et développement*, n° 65, 66, 67, de mars-avril-mai 1979, 4 s. La paternité de ce commentaire a parfois été attribuée, sans doute par inadvertance, à Joseph Comblin ; cependant, à cette date, le célèbre théologien n'était pas encore arrivé à Puebla. En réalité, ce texte est l'œuvre d'un collectif de théologiens dans lequel Leonardo Boff était particulièrement actif.

elle ne devait pas s'en remettre à la présidence pour la nomination des membres de la Commission. Cette proposition de capitale importance fut acquise par le vote favorable de quelque 150 délégués. Bien plus, cette Commission, dont on prévoyait initialement qu'elle comporterait quatre membres, devrait être élargie.

Durant la préparation de Puebla, les services du CELAM avaient en effet divisé l'Amérique latine en quatre régions, selon des critères pour le moins curieux : 1. les Caraïbes ; 2. le Mexique et l'Amérique centrale ; 3. l'Amérique andine ou bolivarienne ; 4. le « cône sud », conçu ici de façon fort singulière, puisque s'y pressaient l'Argentine, l'Uruguay, le Paraguay, le Chili et... le Brésil ! Ce gigantesque fourre-tout rassemblait plus de la moitié de la population latino-américaine. Pour obtenir un représentant à la Commission, les Brésiliens firent donc valoir la singularité de leur culture, la spécificité de leurs problèmes, l'étendue géographique de leur pays et sa population. Suite favorable fut donnée à la requête brésilienne ; la Commission d'orientation et d'articulation devait donc se pourvoir de cinq membres : un par région. Ainsi furent choisis : 1. Mgr Juan Antonio Flores (République Dominicaine) ; 2. Mgr Marcos McGrath (Panama) ; 3. Mgr Luis Bambaren (Pérou) ; 4. Mgr Justo O. Laguna (Argentine) ; 5. Mgr Luciano Mendes de Almeida (Brésil).

Cette Commission était chargée de rédiger le plan de travail, et l'on constate qu'elle prit beaucoup de liberté et même de distance à l'égard du « document de travail », dont il serait dorénavant peu question dans les travaux de l'assemblée. Les déclarations pontificales elles-mêmes contribuèrent à éclipser ce document, et devinrent, à leur tour, des textes de référence dont les citations sont fréquemment incorporées à la rédaction définitive du document final. Vu sous cet aspect, Puebla fut une manifestation éclatante de la collégialité épiscopale autour du Successeur de Pierre [10].

Dans la mise au point du nouveau plan de travail, le rôle de Dom Luciano Mendes, évêque auxiliaire de São Paulo, fut prépondérant. La Commission se trouva rapidement en mesure de proposer un plan incluant, bien sûr, l'étude des problèmes internes de l'Eglise, mais réservant à l'examen des rapports entre l'Eglise et le monde extérieur une place plus grande que ne l'envisageait le document de travail. Ce plan nouveau fut approuvé par le Cardinal Baggio, Co-président de la Conférence. Les membres de l'assemblée

10. Dès son retour du Mexique, et avant la conclusion de la Conférence, le Saint-Père a explicitement mis en relief la collégialité épiscopale vécue à Puebla, lors de l'Audience générale du 7 février 1979. Texte dans *Doc. Cath.*, n° 1759, 208-210.

pourraient dès lors se répartir en vingt et une commissions chargées d'étudier chacune un des thèmes que nous énumérons ici : 1. vision pastorale de la réalité ; 2. le Christ, centre de l'Histoire ; 3. l'Eglise ; 4. la dignité de l'homme ; 5. l'évangélisation : sa portée universelle, ses critères ; 6. évangélisation et promotion humaine ; 7. évangélisation, culture et religion populaire ; 8. évangélisation, idéologies et politique ; 9. famille ; 10. communautés ecclésiales de base, paroisse, Eglise particulière, communion de l'Eglise universelle ; 11. ministère hiérarchique ; 12. vie consacrée ; 13. laïcs ; 14. pastorale des vocations ; 15. prière, sacrements, liturgie, piété populaire ; 16. catéchèse, éducation ; 17. dialogue pour la communion et la participation ; 18. option préférentielle pour les pauvres ; 19. option pour les jeunes ; 20. action avec les constructeurs de la société pluraliste ; 21. action dans la société nationale et internationale.

Ces thèmes sont repris dans le document final approuvé par le Pape, à Rome, le 23 mars 1979 [11]. Ils s'y trouvent regroupés en cinq grandes parties, qui ont pour titres : 1. Vision pastorale de la réalité latino-américaine ; 2. Desseins de Dieu sur la réalité de l'Amérique latine ; 3. L'évangélisation dans l'Eglise d'Amérique latine : communion et participation ; 4. Eglise missionnaire au service de l'évangélisation en Amérique latine ; 5. Sous le dynamisme de l'Esprit : options pastorales.

Nous dépasserions le cadre de cette étude en exposant dans le détail le contenu du document final, rédigé à la hâte, marqué par des redites, inégal dans l'intérêt qu'il éveille. Nous devons toutefois nous arrêter à certains thèmes saillants, en raison des questions qu'ils soulevaient dès avant la Conférence. Ces thèmes, nous les avons du reste passés en revue dans notre présentation des dossiers de la Conférence. Nous devrons également tenir compte des déplacements d'accent, des changements d'éclairage, résultant ou non des interventions pontificales, et qui font de Puebla un événement original.

DE LA « DÉNONCIATION » À L'« ANNONCIATION »

L'Evangile enchaîné

Comme cela avait été fait à Medellín, il fallait que Puebla analyse la situation de l'Amérique latine. La clameur des opprimés ne

11. Ce document s'intitule : III Conferencia general del Episcopado latinoamericano, *Puebla : La evangelización en el presente y en el futuro de América latina ;* il est publié par le « Consejo episcopal latinoamericano » (CELAM), s.l.n.d. (Bogota, 1979). L'édition est munie d'un bon index analytique.

cesse de monter ; le fossé s'accentue entre les riches et les pauvres ; l'injustice et le péché sont institutionnalisés. Cependant, depuis 1968, quelques faits nouveaux ont surgi. Les régimes forts se sont multipliés ; la doctrine de la sécurité nationale, partie du Brésil, a essaimé vers plusieurs pays ; elle inspire de nombreux gouvernants ; de nouvelles formes de violence ont surgi : séquestres, tortures, sévices divers, attentats contre la vie. Beaucoup de Latino-Américains sont tenus à l'écart de toute participation à la vie politique, économique, syndicale. Ce qui est grave, c'est que ces situations d'injustice, dénoncées tant à Medellín qu'à Puebla, s'observent dans un continent de tradition chrétienne. Le concours de ces deux facteurs, du fait massif de la misère avec la tradition chrétienne : voilà ce qui fait obstacle à la proclamation de la Bonne Nouvelle, ce qui enchaîne l'Evangile.

Dès le début se profile donc le thème de l'option préférentielle pour les pauvres, mais il apparaît d'ores et déjà lié à l'annonce de la Bonne Nouvelle. Il ne saurait être question de se cantonner dans la « dénonciation », souvent unilatérale. La « dénonciation » ne révèle son sens profond que lorsqu'apparaît le lien dialectique qui l'unit à l'« annonciation » de l'Evangile.

Sans doute l'Amérique latine n'échappe-t-elle pas à l'influence de la *sécularisation ;* celle-ci n'est du reste pas un mal en soi puisque l'Eglise admet une juste autonomie de l'activité temporelle. Les grandes idéologies contemporaines y sont actives : tel est le cas du « *sécularisme* », par lequel, pratiquement, c'est souvent le marxisme qui est visé. Il faut même reconnaître un certain pluralisme religieux. Mais Puebla souligne avec une force saisissante que, par-delà toutes les formes de péché, l'Evangile et la foi catholique ont tellement marqué l'Amérique latine depuis ses origines qu'ils font partie intégrante de son patrimoine culturel commun. Le caractère *catholique* de l'Amérique latine est vigoureusement affirmé dès la première phrase du document final, puis souvent réaffirmé ; il est confirmé enfin par le rappel que la majorité des Latino-Américains sont catholiques. En insistant sur ce point, l'assemblée de Puebla entend souligner l'importance de la culture : celle-ci ne saurait être réduite à un simple support de l'évangélisation ; elle est, en tant que telle, destinataire et terme de l'évangélisation. Celle-ci essaye en effet d'atteindre la zone des valeurs fondamentales de la culture, réalité historique et sociale, création de l'homme. Chaque homme est appelé à son édification et, à son tour, la culture contribue à modeler la personnalité de chacun.

Alors que, par son analyse de la situation latino-américaine, Medellín avait surtout fait appel aux sciences sociales et exploré

les thèmes de l'oppression, de la dépendance, etc., Puebla fait plutôt appel à l'histoire — quitte à intégrer les analyses acquises à Medellín. Le thème qui est ici mis en lumière est celui de la *fidélité*. « Le Mexique toujours fidèle » avait été le leitmotiv de l'allocution de Jean-Paul II à la cathédrale de Mexico le 26 janvier. Ce thème est repris et généralisé à Puebla, qui en étend la portée à l'échelle continentale. L'Amérique latine est un continent de baptisés. La fidélité au passé exige la reprise incessante d'un mouvement de conversion, tant au plan collectif que personnel, et cette continuité justifie une grande espérance pour l'avenir.

La référence à la culture latino-américaine est un préalable obligatoire aux développements que Puebla consacre à l'évangélisation et à la libération. En effet, l'évangélisation ne s'adresse pas au seul individu isolé, à la personne « privée » ; elle ne s'adresse pas davantage aux seules structures dans lesquelles s'insèrent les hommes. L'évangélisation s'adresse à l'homme total, aux personnes dont l'existence se trouve imbriquée dans un tissu socio-culturel propre. On voit donc se profiler ici le thème de la libération intégrale.

La Bonne Nouvelle

Comme l'avait fait le Pape dans son discours inaugural, l'assemblée rappelle qu'évangéliser n'est pas un acte individuel isolé, mais bien un acte d'Eglise, c'est-à-dire conditionné par la communion à l'Eglise et à ses pasteurs. Envoyée par le Seigneur, l'Eglise envoie à son tour des prédicateurs qui annoncent non leurs idées personnelles, mais l'Evangile.

Au cœur de la Bonne Nouvelle, l'annonce de *Jésus-Christ*. Il faut ici éviter les pièges de « relectures » réductrices de l'Evangile. Tantôt, c'est la divinité du Christ qui est niée ; tantôt on oublie que le Christ est Seigneur de l'histoire. Parfois aussi on le présente comme un leader politique luttant contre l'occupant romain. Or il faut justement bien se garder d'attribuer à Jésus l'idée que s'en faisaient ses adversaires juifs et pharisiens, à savoir qu'il voulait se substituer à César. Face à ce Christ défiguré, « partialisé », « idéologisé », il faut rappeler que Jésus est la Parole vivante du Père, le souverain prêtre, vrai Dieu et vrai homme. Seul sauveur, il nous propose le salut intégral, l'amour transformant, le pardon, la réconciliation, la paix. Le Christ nous invite à participer à la communauté divine d'amour. A cette participation et à cette communion fait obstacle le péché. La libération que le Christ annonce, propose et effectue, c'est d'abord la libération du péché.

Instituée pour annoncer Jésus-Christ, l'*Eglise* doit naître tous les jours. Elle est communauté de vie, de charité, de vérité, d'es-

pérance. Elle ne peut s'attacher à telle pratique accidentelle, valable jadis mais aujourd'hui dépassée ; ni davantage se déconnecter du présent pour se réfugier dans un avenir utopique qui la désincarnerait. Pour être fidèle à sa mission évangélisatrice, l'Eglise d'Amérique latine doit en outre éviter toute opposition entre une Eglise institutionnelle ou officielle, qui serait qualifiée d'« aliénante », et une Eglise populaire, qui naîtrait du peuple et se concrétiserait dans les pauvres. Elle doit de même éviter l'instauration de « magistères parallèles ». Bref, l'unité de l'Eglise, indispensable à sa mission évangélisatrice, est indispensable au témoignage global qu'elle doit donner au monde.

Marie, mère du Christ, est aussi mère de l'Eglise. Ses sanctuaires sont des lieux de conversion, de pénitence, de réconciliation avec Dieu, et donc de vraie libération. En elle se révèle merveilleusement la dignité de l'homme et sa vocation.

En plus de la vérité sur Jésus-Christ et sur l'Eglise, l'évangélisation comporte, dans son contenu, la vérité sur *l'homme,* sa dignité, sa liberté, sa vocation surnaturelle. Image de Dieu, l'homme est irréductible à une simple parcelle de la nature ou à un élément anonyme dans la cité des hommes. Puebla dénonce donc toutes les mutilations dont l'homme peut être victime en Amérique latine, et qui ont leur source dans le déterminisme, le collectivisme, le scientisme, etc. A l'Eglise de proclamer, sans contraintes externes ni internes, la vérité sur l'homme. Cette vérité est du reste le fondement de l'enseignement social de l'Eglise et la base de la vraie libération.

Tant dans les interventions pontificales que dans les discussions de la Conférence, le thème de la dignité de l'homme a été fréquemment abordé. La 4e Commission lui était consacrée. Cette insistance est d'autant plus remarquable que c'est souvent sous l'étiquette « dignité de l'homme » qu'apparaît le thème des *droits de l'homme.* Le double thème dignité humaine — droits de l'homme a été sensiblement plus développé à Puebla qu'il ne l'avait été à Medellín. Cette accentuation s'explique par l'évolution de la situation en Amérique latine, où les attentats contre la dignité de l'homme procèdent d'« humanismes fermés à toute perspective transcendante ». A cette dignité correspondent des droits qu'il faut promouvoir dans l'histoire, avec une attention particulière aux pauvres. Déjà dans l'homélie qu'il prononçait le 26 janvier lors de la concélébration avec les évêques de Saint-Domingue, Jean-Paul II annonçait la couleur : « L'Eglise invite les chrétiens à s'engager dans la construction d'un monde plus juste, plus humain, plus habitable, qui s'ouvre à Dieu. Plus juste, cela signifie qu'un effort doit être fait pour que les **enfants aient une alimentation suffisante, accès à l'éducation comme**

à l'instruction. Cela signifie qu'il n'y ait pas de jeunes sans préparation suffisante, ni de paysans sans terres, ni de travailleurs maltraités, ni de système permettant l'exploitation de l'homme par l'homme ou par l'Etat, ni corruption. Cela signifie que les uns ne peuvent avoir tout en surabondance alors que tout manque aux autres, sans que ceux-ci soient le moins du monde coupables de cette situation. Cela signifie qu'il y ait moins de familles démunies, que la justice soit rendue sans injustice ni partialité ; que personne ne soit privé de la protection de la loi ; que la force ne prévale pas sur la vérité et le droit ; que jamais ne prévalent l'économique et le politique sur l'humain. »

Vers la libération intégrale

Après avoir exposé le contenu de l'évangélisation, la Conférence s'est posée la question « qu'est-ce qu'évangéliser ? ». Elle y répond en faisant largement appel à l'exhortation de Paul VI *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), mais avec le souci constant d'évangéliser la culture en Amérique latine. C'est dans cette perspective qu'est approchée la *religiosité populaire*. Celle-ci fait partie intégrante du patrimoine culturel latino-américain. Cette religiosité populaire comporte un sens étonnant de la transcendance et de la paternité divines, de la maternité de Marie ; elle comporte aussi un réel sens de l'homme, de la justice, de la communauté. Si cette religiosité doit être décantée et purifiée, elle doit surtout être dynamisée par l'esprit de l'Evangile. Les diverses manifestations de piété auxquelles elle donne lieu doivent être rectifiées s'il le faut, mais en tout cas respectées et promues, car elle est une forme active par laquelle le peuple s'évangélise constamment.

Instruit par l'expérience de la Pologne, Jean-Paul II ne devait éprouver aucune difficulté à saisir les valeurs du catholicisme populaire latino-américain. Ces valeurs, il les a relevées dans son homélie du 30 janvier au sanctuaire marial de Zapopán. C'est en effet dans le catholicisme populaire que se trouve le mieux conservé l'héritage chrétien de l'Amérique latine, déjà absent d'autres secteurs de la culture, soumis à des influences extérieures et sécularisantes.

Entre *l'évangélisation et la libération,* les rapports sont étroits mais délicats à cerner. *Evangelii nuntiandi* s'est appliqué à le faire, et Puebla reprend ce problème dans le contexte propre à l'Amérique latine. Le thème de la libération est au cœur des débats de Puebla et de ses préoccupations théologiques et pastorales. Deux Commissions, la 5e et surtout la 6e, lui sont consacrées. Depuis Medellín, la recherche s'est parfois égarée dans des impasses : des accents

ont dû être rectifiés. Mais une fois le terrain dégagé, Jean-Paul II et la Conférence posent des balises en vue d'un approfondissement de la recherche théologique. La libération envisagée à Puebla est celle qui embrasse toutes les dimensions de l'être humain, c'est-à-dire celle qui est *intégrale* et qui a le Christ pour fondement ultime.

Quelques critères permettent d'opérer un discernement entre les différents essais de réflexion théologique sur la libération. Au premier rang, apparaît la fidélité au magistère, au Pape et aux évêques. Ensuite vient l'engagement préférentiel, mais non exclusif, pour les pauvres. Il convient de rejeter le recours à la lutte des classes, à la violence. L'analyse marxiste doit être écartée : « Il faut noter ici le risque d'idéologisation auquel est exposée la réflexion théologique, quand celle-ci se réalise à partir d'une praxis qui recourt à l'analyse marxiste. Ses conséquences sont la politisation totale de l'existence chrétienne, la dissolution du langage de la foi dans celui des sciences sociales et l'évacuation de la dimension transcendantale du salut chrétien [12]. »

Pour faire face à l'idéologie marxiste et aux autres idéologies, les chrétiens doivent s'appuyer sur l'*enseignement social de l'Eglise*, qui a pour but la promotion et la libération de l'homme. Dans le cadre de Puebla, de vibrants appels ont été lancés pour l'approfondissement, la mise à jour, l'adaptation et la divulgation de cet enseignement. Celui-ci comporte un ensemble d'orientations doctrinales et de critères pour l'action. Il doit éclairer les situations, les systèmes, les idéologies, et permettre de les approcher avec discernement. Cet enseignement doit inspirer l'éducation catholique et être introduit dans la catéchèse.

Le discernement face aux *idéologies* se pose avec acuité en Amérique latine. La 8e Commission, présidée par Mgr Cândido Padin, y a consacré ses travaux. Ce fut l'occasion de préciser le sens évangélique de l'engagement politique et le rôle du laïc chrétien dans la société. Trois grandes idéologies sont également examinées critiquement. Le *libéralisme capitaliste* est matérialiste dans son inspiration profonde ; il est une forme d'athéisme pratique. Fondamentalement individualiste, le libéralisme veille aux intérêts et aux privilèges de groupes minoritaires. Le *collectivisme marxiste* est lui aussi matérialiste et athée militant. Il a inspiré l'escalade de la lutte et de la violence. Il méconnaît la singularité des personnes et sacrifie le présent à une vision messianique de l'avenir. Enfin la *doctrine de la Sécurité nationale*, qui sous-tend la plupart des régimes militaires actuels en Amérique latine, est une idéologie élitiste et verticaliste. Elle s'appuie sur l'idée de guerre totale et permanente. La

12. Document final, n° 545.

volonté de l'Etat s'y confond avec celle de la Nation. Cette idéologie institutionnalise l'insécurité des individus ; elle accentue l'inégalité de participation aux résultats du développement. Elle engendre un système répressif, dont on connaît les méfaits. Etudiée surtout par la 8e Commission, la doctrine de la Sécurité nationale l'est également par la 1re, la 4e, la 21e, sans cependant qu'aucune fois il soit fait référence à des situations particulières.

COMMUNION ET PARTICIPATION

Après avoir proposé une vision pastorale de la réalité latino-américaine et scruté les desseins de Dieu à son endroit, la Conférence se devait d'aborder « l'évangélisation de l'Eglise d'Amérique latine : communion et participation ». Nous nous arrêterons à deux thèmes étudiés sous cette rubrique : les communautés ecclésiales de base et les ministères.

Les communautés de base

La 10e Commission, présidée par le Cardinal Aramburu, Archevêque de Buenos Aires, était consacrée aux communautés de base. Elle a suscité un vif intérêt, attesté par la présence attentive des Cardinaux Baggio et Muñoz Duque, Archevêque de Bogota. A vrai dire, beaucoup craignaient que cette expérience ne soit désavouée. Ces communautés étaient parfois suspectées de sectarisme, de temporalisme, voire de subversion politique. Or si Jean-Paul II n'en dit rien dans son discours inaugural, par contre, le 29 janvier à Mexico, dans son discours aux représentants des organisations catholiques, il apporte sa caution explicite aux communautés de base, pour autant qu'elles s'alimentent de la parole de Dieu dans la prière, et qu'elles restent unies — non pas séparées et moins encore contreposées — à l'Eglise, aux Pasteurs et aux autres groupes ou associations ecclésiales. Et d'affirmer : « Un des phénomènes des dernières années, dans lequel s'est manifesté avec une vigueur croissante le dynamisme des laïcs en Amérique latine et ailleurs, c'est celui qu'on appelle les communautés de base, qui surgit au moment même de la crise des associations catholiques. Les communautés de base peuvent être un instrument valable de formation et d'expérience vécue de la vie religieuse, à l'intérieur d'une ambiance nouvelle d'inspiration chrétienne. Elles peuvent servir entre autres choses à ce que l'Evangile pénètre par osmose dans la société [13]. »

Diverses Commissions de l'assemblée rencontreront le problème

13. JEAN-PAUL II, Discours aux représentants des organisations catholiques de Mexico, 29 janvier. Le texte cité ici se trouve dans *Mensaje a la Iglesia de Latinoamérica* [cité *supra*, note 7], p. 136.

des communautés de base [14]. En substance, fortes du feu vert donné par le Saint-Père, elles reconnaîtront la validité de celles-ci, montreront que leur bilan est positif, attireront l'attention sur les pièges et manipulations qui les menacent.

Les ministères

L'évangélisation ne serait rien sans les hommes qui en sont les ministres. La 11e Commission s'est précisément penchée sur le problème des « agents » de l'évangélisation. La situation des ministères ecclésiastiques fait l'objet d'un diagnostic serein. Il est rappelé que les ministres ordonnés sont les principaux responsables de l'annonce de l'Evangile et de l'édification de l'Eglise. Le 27 janvier, à la Basilique de la Guadeloupe, Jean-Paul II avait invité ces ministres à ne pas diluer leur charisme à travers un intérêt exagéré pour le vaste champ des problèmes temporels, qui devient facilement facteur de divisions. La Conférence s'inquiète du manque de vocations, qui appelle une pastorale appropriée, et de la participation de certains prêtres à des mouvements politiques et même parfois à la constitution de groupes de pression. Le prêtre doit être fidèle à son sacerdoce, essentiellement distinct du sacerdoce commun des fidèles, et ne pas succomber à la tentation de devenir leader politique, dirigeant social ou fonctionnaire d'un pouvoir temporel.

Les *laïcs* se voient confier des ministères n'exigeant pas d'ordination. Ils ne peuvent en aucun cas être une compensation suffisante au manque de prêtres. Mais tous, hommes et femmes, sont, comme le rappelait Jean-Paul II à la cathédrale d'Oaxaca, le 29 janvier, les suppléants et les auxiliaires des ministres sacrés, auxquels Dieu a recours pour sauver tous les hommes. Il leur revient de s'engager dans la construction du Royaume dans sa dimension temporelle. Ils doivent être formés en conséquence et s'organiser. Ils seront alors en mesure de contribuer à l'édification de la société humaine, notamment par leur engagement politique.

Deux options préférentielles : les pauvres et les jeunes

La IVe partie du document final est consacrée à « l'Eglise missionnaire au service de l'évangélisation en Amérique latine ». Elle aborde plusieurs thèmes qui requièrent notre attention.

Puebla réaffirme, après Medellín, l'option préférentielle mais non exclusive pour les *pauvres* (18e Commission). L'importance de ce thème est telle qu'il est évoqué dans plusieurs Commissions et qu'il se rencontre au moins une dizaine de fois dans le document

---

14. Un prélat non latino-américain préconisa que les communautés de base accèdent au statut de « pias uniones ». Sa suggestion resta cependant sans suite

final. Nombreux, beaucoup trop nombreux sont les pauvres. Leur situation est scandaleuse, antiévangélique. Il faut s'attaquer à la racine de cette pauvreté inadmissible, c'est-à-dire au péché. Jean-Paul II fait sienne cette option, comme le prouvent abondamment ses gestes et ses déclarations, notamment lors de sa visite au quartier Santa Cecilia (Guadalajara), le 30 janvier [15]. Il n'hésite pas à dénoncer sans fioritures des situations injustes. « En ce qui vous concerne, responsables des peuples, classes puissantes qui possédez parfois des terres improductives cachant le pain qui manque à tant de familles, la conscience humaine, la conscience des peuples, le cri de celui qui est abandonné et surtout la voix de Dieu, la voix de l'Eglise vous répètent avec moi : il n'est pas humain, il n'est pas chrétien que continuent à exister des situations clairement injustes [16]. » Tel était le langage que Jean-Paul II tenait aux Indiens à Cuilapán, le 29 janvier 1979. Mais ni la dénonciation prophétique ni même la conversion ne sont suffisantes. Une action « conscientisatrice », dans laquelle l'Eglise a sa part, est indispensable. Il faut également que les travailleurs s'organisent pour défendre leurs intérêts et faire reconnaître leurs droits.

A côté de l'option pour les pauvres, apparaît l'option pour les *jeunes*, mentionnée déjà dans le discours inaugural et étudiée dans la 19e Commission. Avec les pauvres, les jeunes constituent le groupe humain le plus nombreux en Amérique latine, et ils le resteront encore longtemps. La jeunesse, souvent désorientée, abusée par les idéologies, exige une pastorale appropriée. L'Eglise doit pouvoir compter sur elle pour l'évangélisation, soit que les jeunes optent pour la vie consacrée, soit qu'ils se préparent à exercer leur action chrétienne dans la société.

DES INJONCTIONS SOUS-ESTIMÉES ?

Nous venons d'évoquer quelques-uns des thèmes qui émergent de l'assemblée de Puebla, en gardant à cette évocation un caractère purement descriptif. Puebla soulève cependant de grandes questions dont quelques-unes seront abordées ici.

Le prix du consensus

Le document final frappe par son ampleur et sa richesse. On est impressionné par la prouesse intellectuelle et physique qu'a supposée son élaboration en douze jours. Mais était-il nécessaire de produire un document aussi étoffé ? Les synodes épiscopaux qui se sont réunis à Rome ces dernières années ont travaillé plus long-

15. Texte dans *Doc. Cath.*, n° 1758, 179.
16. Texte intégral *ibid.*, 173 s.

temps à la mise au point de textes bien plus courts. En se donnant l'allure d'une assemblée conciliaire plutôt que synodale, l'assemblée de Puebla a peut-être été *trop ambitieuse*. Bien que résultant de quatre rédactions, les textes qui en sont issus ne sont pas toujours très au point ; la structuration est parfois déficiente ; les redites sont multiples. Quelques textes, dont ceux qui traitent de la famille et de la vie consacrée, ne présentent qu'un intérêt modeste.

Dans son déroulement, Puebla a souffert des tensions qui ont précédé la convocation de la Conférence. Celle-ci devait de plus pâtir d'un handicap considérable, dès lors que le « document de travail » ne correspondait qu'insuffisamment aux aspirations de l'assemblée. Les limites, les omissions, les périphrases, les euphémismes, les timidités du document final s'expliquent largement par le climat tendu dans lequel la Conférence a été préparée puis s'est déroulée. Tout le climat créé par les milieux officiels du CELAM pendant la période préparatoire conduisait à accréditer l'idée selon laquelle il était nécessaire de revoir Medellín, sinon pour en rectifier les conclusions, du moins pour corriger les mauvaises interprétations auxquelles la IIe Conférence avait donné lieu. Une justification aussi précaire devait inévitablement être perçue comme artificielle, et entretenir un malaise peu propice à un dialogue franc, ouvert, fraternel.

Cette hypothèque de départ explique que Puebla se soit donné un point de référence constant, sûr, mais collant relativement peu à la situation spécifique de l'Amérique latine : l'exhortation *Evangelii nuntiandi*. Le recours fréquent à ce document a eu du moins l'avantage de poser une base autour de laquelle l'unité semblait pouvoir s'établir. Mais à partir du moment où, comme on n'a cessé de le faire à Puebla et comme le CELAM lui-même l'a affirmé, on proclame que l'Amérique latine est un continent catholique, il faut convenir que la référence à *Evangelii nuntiandi* soulève quelques problèmes. Elle expose à occulter la *spécificité* des problèmes pastoraux et théologiques de l'Amérique latine, plutôt qu'à discerner la pertinence de ce document au niveau continental : ce qui était l'objet propre de Puebla. Tel était le prix qu'il fallait verser pour que Puebla puisse heureusement se solder par un bilan positif. A défaut d'être d'une grande originalité, le document final est incontestablement appelé à devenir un instrument valable de travail pastoral. Objet d'un large consensus, on peut espérer que ce document inspirera aux évêques d'Amérique latine de multiples formes d'action collégiale [17].

17. Le document final a été approuvé par 179 votants : 178 oui et un vote blanc, dont on connaît l'auteur.

Imprégner la culture

Bien entendu, Puebla s'est fondé sur une analyse socio-historique dont l'audace et le courage contrastent avec la problématique qui prévaut dans certains milieux dits avancés de l'Eglise en Europe occidentale. Par la voix de ses représentants à Puebla, l'Eglise d'Amérique latine a réaffirmé que l'Evangile peut imprégner la culture, informer le tissu social et la vie collective des peuples. Singulier et opportun rappel pour les Eglises d'Europe occidentale, où trop souvent l'envie d'anticiper sur les événements démange certains chrétiens ! Expliquons-nous. On fait *comme si* le baptême et la confirmation devaient être retardés pour que soit assurée la fidélité de ceux qui les reçoivent ; *comme si* le sacrement de mariage était discrédité ; *comme s'*il n'y avait plus de prêtres. On raisonne à partir d'hypothèses fortes : à supposer qu'il n'y ait plus d'écoles catholiques, par quoi les remplacera-t-on ? A supposer que l'avortement soit libéralisé, que devront faire les chrétiens ? A supposer que les communistes arrivent au pouvoir, comment collaborerons-nous avec eux ? On fait même systématiquement le procès de l'institution ecclésiale, de toute institution confessionnelle, attendu qu'on y voit un obstacle à la médiation de l'Evangile. On en arrive alors à exalter le témoignage ponctuel, l'expérience éphémère. On retourne aux catacombes. On s'applique à sauver les restes. Bien plus, cette mentalité finit par induire des situations qu'en un premier temps elle considérait comme simples hypothèses. Contrastant vigoureusement avec cette tendance à la capitulation généralisée, l'Eglise d'Amérique latine a montré à Puebla qu'elle ne rougissait ni de son histoire, ni de son présent. Elle a rappelé que la pastorale missionnaire ne se réduit pas à la « pêche à la ligne », et que l'évangélisation a pour terme les personnes, sans doute, mais aussi la culture dans laquelle baignent celles-ci.

Une schématisation simplificatrice

Néanmoins, nous touchons précisément ici une des lacunes majeures de la Conférence de Puebla. L'analyse qu'elle s'est donnée de la culture latino-américaine n'a pas été poussée assez en profondeur. L'évangélisation n'est certes pas pensée en termes de chrétienté ; mais elle est pensée en fonction d'une culture incluant explicitement la référence au christianisme. On est en droit de se demander si Puebla ne s'est pas contenté ici d'une schématisation simplificatrice un peu trop commode. Issue de l'Eglise de la Péninsule ibérique, l'Eglise d'Amérique latine n'a pas connu, au XVIe siècle, les drames qui ont accompagné la liquidation d'un moyen âge parfois ambigu, ni les déchirements de la Réforme. Le catho-

licisme qui y a été transplanté se caractérisait par une « intégrité » présentant une certaine analogie avec la transplantation des langues espagnole et portugaise. Seulement, s'il faut effectivement rappeler l'apport catholique à la culture ibéro-américaine, il n'y en a pas moins lieu de souligner également l'apport d'autres éléments constitutifs de cette culture, qui n'ont peut-être pas réussi à pénétrer les structures culturelles originaires, apportées dès l'aube de l'époque coloniale.

Parmi ces éléments figure l'apport *indien*. Il est navrant de constater que le fait indien n'a jamais été pris à bras le corps par les pasteurs et les théologiens d'Amérique latine. Très peu nombreux sont, en Amérique latine, les centres catholiques de recherches anthropologiques et ethnologiques qui proposent une aide de premier plan à l'effort missionnaire et suggèrent des pistes de réflexion aux théologiens. L'intérêt des milieux catholiques pour les cultures indiennes est généralement l'apanage d'esprits curieux, ouverts mais isolés. L'approche des problèmes indiens est trop souvent occasionnelle, comme on a pu le constater, par exemple, lors des expulsions et massacres d'Indiens en Amazonie. Mais si l'on a vu, à cette occasion, des membres de l'Eglise prendre courageusement position pour le respect des droits de l'homme indien, il faut reconnaître que ces interventions restaient marginales, périphériques, par rapport à ce que le fait indien a de plus spécifique. On comprend mal que ce fait ne se soit pas imposé à une assemblée se tenant dans un pays comme le Mexique, si justement fier de ses traditions autochtones. A croire que le spectre culpabilisant d'Hernán Cortès et de Francisco Pizarro exerce encore une étrange fonction inhibitrice . . . Cette mise entre parenthèses du monde indien est d'autant plus incompréhensible que cet univers culturel est riche et diversifié. Ignorer l'apport qu'offrent à la pastorale l'ethnologie et l'anthropologie culturelle, c'est céder à une méprise excusable chez les évangélisateurs des générations antérieures, mais peu compréhensible aujourd'hui.

La même remarque vaut, toute proportion gardée, pour le monde *noir*. Ici en particulier le progrès des cultes afro-brésiliens, dont les ramifications s'étendent jusque dans la très blanche Argentine, auraient pu servir de révélateur. Or, pour ne s'en tenir qu'au cas du Brésil, il est remarquable que les études scientifiques sur le monde noir, sa culture, sa religiosité, sa diversité aussi, ont commencé depuis plusieurs lustres déjà. Mais hormis quelques spécialistes, peu de pasteurs, peu de théologiens ont vraiment abordé le problème de front.

Le monde indien et le monde africain continuent ainsi à être **largement considérés comme des mondes hermétiques et ésotériques.**

Le bon voisinage apparent de ces deux mondes avec la tradition catholique masque le fait que ces secteurs sont simplement juxtaposés. L'annexion apparente de l'un ou de l'autre par l'Eglise est donc sujette à caution. Remarquons enfin à ce sujet que l'étude des nombreux conciles provinciaux qui se sont tenus pendant la seconde moitié du XVIe siècle en Amérique latine, et spécialement à Lima (1582-83), serait toujours extrêmement suggestive pour la pastorale contemporaine dans le continent. Le document final y fait d'ailleurs référence.

A côté de l'apport indien et noir, il faut aussi tenir compte de l'apport du *Siècle des Lumières,* du libéralisme, du positivisme, et des *apports récents* de mouvements d'idées venus d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord. C'est pourquoi il y aura lieu de reprendre l'examen de la sécularisation, du sécularisme, des idéologies. Il ne s'agit pas là, en effet, de thèmes épidermiques, importés récemment en Amérique latine, mais bien de problèmes qui, en raison de leur implantation dans un secteur de la culture latino-américaine étranger au christianisme, donnent lieu aujourd'hui à des questions originales, propres à l'Amérique latine. Un exemple d'importance illustrera notre propos. Puebla n'a pas poussé assez loin l'analyse des sources philosophiques de l'idéologie de la Sécurité nationale, qui se trouve être une des expressions contemporaines majeures de l'athéisme politique [18]. Cette analyse aurait certainement incité les participants de l'assemblée à creuser davantage le thème de la sécularisation dans sa forme élitiste et statocratique. On peut en dire presque autant à propos du « sécularisme », expression passablement euphémique, et aussi à propos du libéralisme capitaliste. Ces trois phénomènes révèlent l'existence, dans les couches de la population ayant accès au pouvoir de décision — entre autres politique, économique, etc. —, de mouvements de pensée qui, en Amérique latine, sont restés largement étrangers à l'influence directe du christianisme.

Cet examen aurait en outre amené l'assemblée de Puebla à réserver un traitement distinct, d'une part, au libéralisme capitaliste et à l'idéologie de la Sécurité nationale, et d'autre part, au sécularisme marxiste. Hormis le cas de Cuba — sur lequel Puebla fait preuve d'un mutisme troublant —, ce dernier n'est pas instauré dans les institutions politiques, même si l'on en évoque le spectre — alors que nombreux sont les régimes sous-tendus par les deux idéologies citées en premier. Puebla a donc fait beaucoup d'honneur au marxis-

18. Nous avons consacré diverses études à cette idéologie. Voir surtout *Destin du Brésil. La technocratie militaire et son idéologie,* coll. *Sociologie nouvelle,* Situations, 6, Gembloux, Duculot, 1973 ; *Militarisme et sécurité nationale. Perspectives brésiliennes et sud-américaines,* dans l'*Annuaire du Tiers-Monde (1978),* Paris, 1979, p. 90-101.

me, dans la mesure où il a pourfendu cette idéologie politiquement peu expressive en Amérique latine — même si des intellectuels inoffensifs en ont fait leur hochet, et quelques groupes réactionnaires un épouvantail.

Dans les pays de l'Est, on comprend que l'Eglise revendique une liberté d'action dont elle est privée par le régime que l'on sait. Faire *comme s'*il en était ainsi en Amérique latine, c'est se donner un alibi distrayant des problèmes actuels propres au Continent. En effet, en Amérique latine, la liberté de l'Eglise n'est généralement pas gravement menacée, du moins directement. Mais cette marge de liberté n'exempte pas l'Eglise d'Amérique latine d'un devoir d'ordre politique qui lui échoit en propre. Ce devoir consiste à dénoncer les situations rendues possibles par des institutions et des régimes qui sacralisent l'Etat, la Force, le Capital, au mépris de la reconnaissance, en chaque homme, d'un fils de Dieu. En résumé, une analyse politique correcte ne saurait réserver le même traitement à des situations de fait et à des situations hypothétiques.

La référence à l'histoire

En creusant les questions que nous venons de toucher, Puebla aurait été amené à envisager l'existence de deux mondes largement parallèles. Ce parallélisme se retrouve du reste parfois au niveau de la vie privée des personnes, notamment chez les intellectuels et les universitaires. Il conduit à une juxtaposition entre une religion « privée », « intérieure », et d'autre part une pratique sociale, politique, économique, qui est bien peu imprégnée de christianisme.

Puebla appelle donc une *enquête historique* de longue haleine. Le catholicisme latino-américain, héritier de l'histoire que l'on sait, pouvait-il porter un processus de développement, inspirer un souffle de progrès socio-économique ? Ou bien, à cause de ses origines ibériques, n'a-t-il pas produit en Amérique latine des fruits analogues à ceux qu'il a produits dans la Péninsule ibérique, où l'on a observé longtemps, non certes la stagnation, mais un développement relativement moins marqué que dans les autres pays occidentaux ? Il faut en outre se demander dans quelle mesure le développement socio-économique récent, observé en plusieurs régions d'Amérique latine, s'est produit sous l'influence de centres de décision peut-être imprégnés d'un christianisme sensiblement différent de celui qui a été hérité de la Péninsule ibérique . . .

La question se pose donc de savoir si les analyses historiques et sociologiques de Puebla ne fournissent pas des assises trop précaires à la réflexion théologique et pastorale qu'ambitionnait la réunion. A force d'insister sur l'héritage catholique véhiculé par la culture

latino-américaine, on risque de considérer cette culture comme insulaire. Or précisément, la culture latino-américaine est beaucoup moins homogène, c'est-à-dire beaucoup plus riche et beaucoup plus *diversifiée* qu'on ne la présente généralement. Il y a lieu par conséquent d'explorer les multiples courants de pensée qui ont influencé cette culture, peut-être plus que ce ne fut le cas dans la Péninsule ibérique elle-même, où pourtant cette culture a trouvé son noyau originaire. Nous sommes ici à la racine du paradoxe qui affleure dans les recherches menées par les chrétiens d'Amérique latine : les unes s'attachent à valoriser la religion populaire ; les autres développent au contraire une analyse portant sur la dépendance . . .

L'appel de l'avenir

Si la référence au passé peut nourrir la fidélité présente, elle doit également alimenter la créativité face à l'avenir. La fidélité au passé est fidélité à une tradition vivante comportant impérieusement l'obligation de réinventer l'actualité. Le présent est pour ainsi dire coincé entre deux types d'injonctions : celles qu'il recueille de la tradition ; celles qui se dégagent de l'avenir. L'avenir prévisible modifie en effet la perception que nous avons du présent vécu. Or si Puebla a été sensible à la situation historique de l'Amérique latine et à sa situation présente, il n'est pas évident qu'il ait été suffisamment attentif aux injonctions particulièrement angoissantes de l'avenir. Or, en l'an 2000, c'est-à-dire dans une vingtaine d'années, l'Amérique latine, qui comporte à l'heure actuelle quelque 300 millions d'habitants, en comptera le double. Selon les données les plus récentes du Conseil économique et social de l'ONU et selon l'OIT, la ville de Mexico, où l'on dénombre aujourd'hui près de 12 millions d'habitants, en aura alors 32 millions ; São Paulo, qui en compte 9 millions, atteindra les 26 millions.

Face à cette *explosion démographique,* qui ne fait pas de doute quant à son ordre de grandeur, l'Eglise ne peut se confiner dans une attitude attentiste. Le XXIe siècle est *déjà né* dans les hommes qui le feront. Or, pour l'Eglise, il est urgent de préparer ces hommes aux tâches qui les attendent. Le catholicisme populaire, pour vénérable et religieux qu'il soit, risque d'être balayé en une génération si les chrétiens d'aujourd'hui ne tiennent pas compte de la concentration urbaine galopante, de la marginalisation qui l'accompagne, des changements radicaux de mentalité qu'elle entraîne. Jean XXIII, dans ses encycliques sociales, avait déjà attiré l'attention sur ces faits.

Dès lors, quelque graves que soient les problèmes posés maintenant à la conscience chrétienne par le non-respect des droits de l'homme, il faut s'attendre à ce que ces problèmes deviennent plus

profonds encore, et plus complexes. La fixation exclusive sur les problèmes présents, considérés dans leur ponctualité, ne peut distraire pasteurs et fidèles d'un processus dynamique qu'ils sont appelés à influencer et qui est déjà engagé.

Or sur un point précis mais grave, il est patent que Puebla ne s'est pas mis à l'écoute de l'avenir. Nous pensons au problème délicat et douloureux des *ministères*. Sans doute est-il fait référence à la pastorale des vocations et salue-t-on le renouveau qui se manifeste çà et là, surtout dans les régions qui en ont donné traditionnellement. Cependant, si l'on veut envisager « l'évangélisation, aujourd'hui et demain » en Amérique latine, il ne suffit pas de se demander « qu'est-ce qu'évangéliser ? », ni « qui évangéliser ? ». On ne peut éluder la grave question de savoir *qui* évangélisera, ou du moins, émousser l'acuité avec laquelle se pose la question. La solution de celle-ci ne saurait être envisagée en termes de simple restauration. C'est pourquoi la sanction favorable apportée par Puebla à des initiatives pastorales originales, telle les communautés de base, appelle une réflexion sur les formes nouvelles et diverses de ministères que ces initiatives ont fait germer. Déjà dans les années 60, l'actuel Cardinal Eugênio Sales, Archevêque de Rio de Janeiro, avait confié plusieurs paroisses du Nord-Est à des religieuses. L'exemple a été entendu et amplifié. Diverses formes d'engagement ministériel sont nées dans le cadre des structures pastorales classiques, et surtout dans le sillage des communautés de base. La diaconie, au sens le plus large du terme, revêt en Amérique latine des modalités insoupçonnées. Mais après avoir éveillé, par l'annonce de la Parole et le service fraternel, une grande soif de Dieu, il faut que l'Eglise se trouve en mesure de disposer des hommes qui donnent aux communautés croyantes le Corps du Christ en partage. Indispensables au principe de l'évangélisation, ces ministres ne le sont pas moins en son point culminant, lorsque la Rencontre surpassant tout désir vient combler une longue attente. Si ce problème n'est pas abordé avec sérénité et réalisme, il faut s'attendre à ce que des groupes de chrétiens se donnent des ministres laïcs de l'Eucharistie — comme certains théologiens le leur suggèrent déjà.

Le spectre des « théologies de la libération »

Au début de cette étude, nous avons signalé la présence, à Puebla, de la plupart des théologiens fameux d'Amérique latine [19]. Sans doute quelques-uns de ces théologiens ne sont-ils pas moins

19. Parmi les théologiens présents *extra muros* se trouvaient entre autres Fr. Beto, les frères L. et C. Boff, J. Comblin, H. Dussel, F. Espinoza, S. Galilea, G. Gutiérrez, J.H. Pico, Luis del Valle.

sensibles que certains évêques à la place qui leur est faite dans les chroniques de la presse. On ne saurait toutefois soupçonner les théologiens présents *extra muros* d'avoir voulu organiser une « conférence parallèle ». Leur prêter pareille intention — comme on l'a fait —, ce serait s'interdire de comprendre le rôle largement positif qu'ils ont joué près la Conférence. La présence à Puebla de ces théologiens n'avait rien d'un défi. Tactique imprudente, au demeurant, que celle qui a consisté à laisser ces théologiens au limbe de l'assemblée. Car en pareille circonstance, le dialogue ouvert était impossible et les dirigeants de la Conférence n'avaient aucune prise sur eux. En tout état de cause, la présence de ces théologiens avait quelque chose de polémique à cause des courants qu'ils représentent, et aussi parce que les débats qui les divisent partagent les évêques eux-mêmes.

Comment nier, en effet, que le spectre de la théologie de la libération, ou plutôt des théologies de la libération, n'ait cessé de planer sur l'assemblée de Puebla ? Sans doute, par leur méthode et quelques-unes de leurs thèses, certaines théologies de la libération provoquent-elles la discussion, appellent-elles des mises au point [20]. Or à la satisfaction des uns, au regret des autres, à la surprise de la plupart, la Conférence de Puebla a évité de se prononcer sur ce courant théologique. C'était sagesse et prudence que d'éviter le débat direct à ce sujet. Au moment où s'ouvraient les travaux de Puebla, les positions en présence à ce sujet étaient largement incompatibles, voire radicalisées. Mgr Bernardo Piñera, Secrétaire de la Conférence épiscopale du Chili, appuyé par Mgr Germán Schmitz, évêque auxiliaire de Lima, essaya en vain de faire approuver une déclaration disant, en substance, que la Conférence se réjouissait de ce que des théologiens latino-américains aient abordé la problématique de la libération de manière originale. Mgr Luis Bambaren, Prélat de Chimbote (Pérou), proposait de son côté que la Conférence accueille l'apport positif d'une réflexion sur la libération telle qu'elle a surgi à Medellín. Personne n'était dupe : ces euphémismes faisaient allusion à la théologie de la libération ; les approuver, c'eût été l'approuver ; les propositions furent dès lors rejetées par vote de l'assemblée.

Une charte pour les théologiens d'Amérique latine

En réalité, les théologiens d'Amérique latine présents à Puebla devaient moins attendre une approbation, fort aléatoire, que craindre un muselage dont on trouve quelques précédents dans l'Eglise

20. Nous avons nous-même publié des études critiques sur ce sujet. Voir surtout *Théologie et libération : quelle libération ?*, dans *Revue théologique de Louvain* 6 (1975) 165-193 ; *Chemins et impasses de la Théologie de la libération*, dans *Esprit et Vie*, 87, 6 (10 févr. 1977) 81-94.

contemporaine. Or, si l'on veut prendre la peine de laisser se décanter les passions, il faut admettre que Puebla a été un événement majeur pour les théologiens d'Amérique latine. Ce qui le montre, c'est d'abord que plusieurs évêques ont eu la sagesse de se faire accompagner discrètement par des théologiens de confiance qui leur faisaient office, si l'on peut dire, de conseillers techniques. Sans la collaboration de ces professionnels de la théologie, le texte de conclusion ne serait pas ce qu'il est, et il eût gagné à être retravaillé davantage encore par ces spécialistes.

Ensuite, tout au long de la Conférence, ont surgi des appels constants à continuer la réflexion théologique. Car si, comme aiment le répéter certains théologiens latino-américains, la réflexion théologique prend appui dans la praxis, il est non moins clair que la richesse et l'originalité de la réflexion théologique alimentent la pastorale. Puebla, qui a si bien mis en lumière ce rapport dialectique entre action pastorale et réflexion théologique, a par le fait même rappelé, tant aux évêques qu'à ceux qui l'exercent, l'importance du service théologique dans l'Eglise.

Enfin et surtout, Puebla et les interventions pontificales ont fait éclater les carcans dans lesquels se confinait fréquemment la réflexion théologique, et l'ont libérée du narcissisme polémique où elle risquait de se complaire. Si en effet le document final est assez répétitif, s'il n'a ni le souffle, ni l'originalité de celui de Medellín, il n'en indique pas moins — souvent implicitement — des pistes nombreuses que les théologiens devront explorer dans une optique résolument prospective. Nous pensons, bien sûr, aux formes nouvelles de vie ministérielle, de vie communautaire, à l'engagement temporel, bref à tous les problèmes brûlants dont l'étude, par le théologien, comporte une marge légitime de risque sinon d'erreur.

En somme, en dépit des apparences, c'est dans le cadre de Puebla que les théologiens d'Amérique latine ont reçu la charte consacrant leur stature [21]. Sans doute ont-ils éprouvé dans leur chair que le service théologique comporte sa participation à la croix. Mais à regarder les choses sereinement, on constate que tout ce que la réflexion latino-américaine a d'original et de positif — qu'il s'agisse des communautés de base, des droits de l'homme, de la libération —

21. On ne saurait sous-estimer à cet égard le rôle joué par la Commission théologique internationale. Sa *Déclaration sur la promotion humaine et le salut chrétien* apporte sans doute des critiques que certains théologiens de la libération ont pu, à tort, juger infondées voire blessantes. En réalité, la *Déclaration* met plutôt en relief la richesse du thème de la libération et invite à le scruter davantage. Si la Commission « dérégionalise » l'approche scripturaire et théologique du thème, il découle de la *Déclaration* qu'il appartient à chaque communauté particulière d'en dévoiler, *hic et nunc*, l'inépuisable fécondité au plan de la pastorale et de l'engagement temporel. — Le texte de cette *Déclaration* se trouve dans *Doc. Cath.*, n° 1726 (4-18 sept. 1977) 761-768.

a reçu du Saint-Père une *impulsion* que bien peu osaient espérer, et qui se retrouve dans le document final. Les mises en garde et les restrictions n'en deviennent pas caduques pour autant, elles gardent même toute leur valeur ; mais elles s'estompent face au service qui est demandé et pour ainsi dire amorcé.

Une fois de plus l'intervention de Jean-Paul II a ici été décisive. En déconnectant le thème de la libération des théologies controversées que l'on sait, le Pape a restauré le lien indissoluble qui unit le thème évangélique de la libération à la christologie et à l'ecclésiologie. Récupération, diront les esprits chagrins. Ce n'est pourtant pas l'impression qui se dégage des textes, et encore moins des gestes. Il découle en effet des déclarations pontificales qu'à partir du moment où une théologie de la libération cesse d'être sectorielle et qu'elle dépasse les conditionnements socio-culturels qui ont légitimement stimulé son essor, elle peut acquérir une authentique universalité [22]. Cela signifie qu'une synthèse théologique originale peut s'articuler autour du thème de la libération. Dans cette synthèse, les rôles respectifs du christianisme, de l'Eglise, de l'homme doivent apparaître sous un jour nouveau. Les expressions contingentes de cette libération varieront forcément selon les contextes particuliers, mais l'auteur et la source ultime de cette libération plénière, ce sera toujours le Christ. Aussi bien Jean-Paul II, à peine rentré de Puebla, a explicité la portée universelle de la théologie de la libération et en a souligné la dimension prophétique. Depuis lors, l'encyclique *Redemptor hominis* (4 mars 1979), autant que ce que Jean-Paul II a *dit* et *fait* au cours de son voyage en Pologne, ont apporté une confirmation non équivoque et une illustration fulgurante du sens intégralement libérateur de ses paroles et de ses gestes en Amérique latine.

NOUVEAU PROFIL POUR LE CELAM ?

De Puebla à Los Teques

La lecture de Puebla que nous venons de proposer semble infirmée par l'élection de la nouvelle présidence du CELAM, qui a eu lieu le 31 mars 1979 à Los Teques. A ce moment, Mgr Alfonso López Trujillo venait de rentrer d'un voyage à Rome, au cours duquel il avait eu un entretien de plus de deux heures, en espagnol,

22. Dans les semaines qui ont suivi son retour à Rome, Jean-Paul II s'est référé à plusieurs reprises au thème de la libération. Voir par exemple *La libération de l'homme : se reconnaître en Jésus-Christ* (Audience générale du 14 février 1979), dans *Doc. Cath.*, n° 1759, 210 s. ; l'important texte intitulé *La libération naît de la vérité du Christ* (Audience générale du 21 février 1979), *ibid.*, n° 1761 (1er avr. 1979) 329 s. ; *La libération de l'homme* (Angélus du 18 mars 1979), *ibid.*, n° 1763 (6 mai 1979) 423.

avec le Pape. Il devait remettre aux participants de la XVIIe Assemblée ordinaire le texte des conclusions de Puebla, approuvé par Jean-Paul II le 23 mars. Mais, en dépit de la réserve demandée, le texte brut des conclusions de Puebla avait déjà été publié une quinzaine de jours après la fin de la Conférence [23]. Ce texte, revu, a été approuvé par le Pape et alors publié dans sa version officielle [24]. Entre le texte brut et la version officielle, il y a un certain nombre de variantes plus ou moins significatives [25]. Pour que la version officielle garde toute son autorité, Mgr López Trujillo a suggéré à Los Teques que la nouvelle direction du CELAM demande au Saint-Siège d'indiquer lui-même les modifications qui avaient été apportées [26].

La réunion de Los Teques — où les évêques s'étaient répartis selon la division de l'Amérique latine en quatre parties très inégales — devait examiner la diffusion et l'application du document de Puebla. Il y fut notamment recommandé que se fasse une étude comparative de Medellín et de Puebla. De même en effet qu'est partie de Medellín la mystique de la libération, il faut qu'à partir de Puebla se diffuse la mystique de la communion et de la participation. A l'ordre du jour de la même Assemblée figuraient la régionalisation et la restructuration du secrétariat général du CELAM. Le projet présenté par le secrétariat sortant visait notamment à renforcer l'autorité du secrétaire général sur les secrétaires de départements, au détriment des présidents de ceux-ci. Ce projet suscita un certain nombre de réserves, notamment de la part du président sortant du CELAM, le Cardinal Lorscheider.

---

23. Une quinzaine de jours après la fin de la Conférence, un célèbre prélat du Nord-Est brésilien débarquait à Paris en brandissant déjà le livre vert intitulé *Evangelização no presente e futuro da América latina. Conclusões da Conferência de Puebla.* Ce « texto provisório » était publié par les Editions Paulines à São Paulo. De même le texte espagnol paraissait sous le titre *Documentos de Puebla,* coll. *Puebla,* Madrid, PPC, févr. 1979.

24. Selon des sources romaines dignes de foi, la mise au point du texte définitif aurait été confiée à Mgr López Trujillo, aidé par Mgr Jorge Mejia, le P. Renato Poblete, S.J., et le P. Roger Heckel, S.J.

25. Une étude comparative détaillée du texte brut et du texte définitif *pourrait* donc être très révélatrice. Il semble cependant exagéré d'évoquer, à propos des retouches, l'intervention d'un « magistère clandestin » contrebalançant quelque « magistère parallèle ». — Parmi les textes remaniés, certains portent sur la doctrine de la Sécurité nationale. Voir p.ex. les nn. 407 s. du texte brut et les nn. 548 s. correspondants dans le texte définitif.

26. On n'a pas fini d'épiloguer sur une correction apportée à un passage du discours de Jean-Paul II à Zapopán. Le texte brut dit que « Dios es *vengador de los humildes* » ; voir l'édition espagnole citée ci-dessus, note 23, n° 195, p. 92. La traduction française dit également « Dieu est le vengeur des humbles » ; cf. *Doc. Cath.,* n° 1758, 184. Dans le texte définitif, on lit « Dios ' ensalza ' a los humildes », c'est-à-dire « Dieu exalte les humbles ». Le thème apparaît à plusieurs reprises dans l'Ecriture. Cf. par exemple *Ps 72,* 4 ; *Pr 22,* 23. L'expression originaire apparaît dans le *Ps 139,* 13 : « Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis et vindictam pauperum » (Traduction de la Vulgate).

Des élections troublantes

Mais ce qui est d'importance primordiale pour l'intelligence des événements de Puebla, ce sont les circonstances dans lesquelles se sont déroulées les élections au CELAM. Déjà au cours de l'assemblée de Puebla, il avait été question d'une réunion d'évêques au sein de laquelle il serait procédé à un échange d'expériences pastorales à la lumière des conclusions de la Conférence. Le détail de cette réunion n'était pas fixé, mais le Cardinal Arns avait marqué son accord pour que cette réunion se réalise à São Paulo. L'idée resurgit à Los Teques. Parmi les évêques pressentis, quelques-uns avaient réservé leur accord, en l'absence d'un programme de travail ; d'autres, tel Mgr Marcos McGrath, Archevêque de Panama et Président de la Conférence épiscopale panaméenne, n'avaient pas accepté l'invitation. Cette réserve était d'autant plus compréhensible que Mgr McGrath apparaissait comme un sérieux candidat à la présidence du CELAM. Or on fit parvenir au Cardinal Baggio une note l'informant du projet de réunion à São Paulo, à laquelle était jointe une liste des évêques invités à la rencontre projetée. Au premier rang de ceux-ci figurait le nom de Mgr McGrath. Averti du projet et muni de la liste de ceux qui étaient censés devoir participer à la réunion, le Cardinal Baggio pouvait difficilement ne pas réagir face à ce qui se présentait à lui presque comme une conspiration. Dans une lettre adressée aux Présidents des Conférences épiscopales, présents *ex officio* à l'Assemblée, il manifestait les réserves que lui inspirait la rencontre projetée.

Sans entrer ici dans plus de détails, constatons que cet incident pénible créa dans l'Assemblée la tension que l'on imagine. Il rendit quelque crédit aux rumeurs faisant état de « manipulations » diverses dès la préparation de la réunion de Puebla. C'est hélas dans ce contexte que devait se dérouler l'élection de la nouvelle présidence du CELAM.

Elections troublantes, puisque, pour les charges principales à pourvoir, la majorité des deux tiers, requise aux deux premiers tours, n'a jamais été atteinte, et qu'il a fallu attendre chaque fois le troisième tour pour que la majorité absolue soit obtenue. Elections troublantes, puisque, contrairement à ce qui s'est généralement fait, aucun Brésilien n'est titulaire d'une des deux charges les plus importantes. Elections troublantes encore, puisque Mgr F. Santiago Benítez, évêque de Villarica et Président de la Conférence épiscopale du Paraguay, n'a pas été retenu comme Vice-Président, alors que l'usage et la courtoisie veulent que la tendance minoritaire ait au moins un représentant à la Présidence. Si la tendance majoritaire n'a jamais franchi le cap des 33 voix sur les 53 électeurs

présents, à plus forte raison la minorité devait s'incliner devant la loi du nombre. De l'avis de plusieurs évêques qui ont assisté personnellement à la réunion et participé directement au scrutin, on a pu voir très clairement, à Los Teques, que l'élection du président du CELAM, celle des Vice-Présidents et celle du Secrétaire général avaient été préparées et — disent certains — décidées d'avance.

Voici la liste des titulaires de ces charges : Président : Mgr Alfonso López Trujillo, Archevêque coadjuteur de Medellín et Secrétaire général sortant ; 1er Vice-Président : Mgr Luciano Cabral Duarte, Archevêque d'Aracaju (Brésil) ; 2e Vice-Président : Mgr Arrieta Villalobos, Evêque de Tilarán (Costa Rica) ; Secrétaire général : Mgr Antonio Quarracino, Evêque d'Avellaneda (Argentine).

La préparation de cette réunion, le climat dans lequel elle s'est déroulée, les résultats du scrutin, ont de quoi préoccuper. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que l'Assemblée de Los Teques n'apparaît guère comme la première réunion épiscopale illustrant l'esprit de communion et de participation que Puebla venait de proclamer. L'actuel Président du CELAM a été, comme Secrétaire général de cette organisation, le maître d'œuvre de Puebla. C'est à l'actuel premier Vice-Président, Mgr Luciano Duarte, qu'était adressé le texte d'une lettre étrange, divulguée à grands fracas, à la suite d'une indiscrétion doublée d'une indélicatesse, pendant la Conférence de Puebla [27].

Le CELAM ébranlé ?

Le résultat de ces élections ne correspond guère à l'expectative soulevée par les événements de Puebla. Commencée dans un climat d'appréhension, la Conférence s'était finalement déroulée sans incident majeur. A la fin des travaux, les animosités semblaient être retombées, grâce notamment aux interventions pontificales. Désormais, les élections du CELAM apparaissent à beaucoup comme un saut par-dessus Puebla. Elles risquent de raviver les tensions et le malaise qui ont précédé la Conférence, et que la réunion avait même apaisés. S'il est légitime de s'interroger sur les raisons profondes qui ont abouti à un résultat restant en deçà de ce que Puebla permettait d'espérer, il faut peut-être d'abord envisager certaines conséquences qui pourront découler du nouveau profil du CELAM.

Tout d'abord, par l'unilatéralisme des tendances qui sont représentées à sa direction, le CELAM risque de se discréditer. Il pourra

27. Cette lettre a été publiée dans le journal *Uno-mas-uno* du 1er février 1979, p. 4.

devenir une pomme de discorde au sein des épiscopats nationaux, de même qu'entre les différents épiscopats nationaux, et ce à un moment où l'unité, plus que jamais nécessaire, était en bonne voie de consolidation. Ainsi pourront s'accentuer, par exemple, les divisions entre les attitudes adoptées par l'épiscopat argentin et par l'épiscopat brésilien face aux régimes militaires, hantés par la sécurité nationale. Tangibles à Puebla, ces tensions y étaient restées feutrées. Désormais, la question finira par être posée de savoir si le CELAM n'a pas été manipulé, dans quelle mesure, au profit de qui et par qui, avant et après Puebla. On tremble à l'idée des commentaires et interprétations désobligeantes dont le CELAM actuel ferait les frais, si d'aventure un régime militaire s'installait en Colombie . . .

Les élections de Los Teques risquent ainsi d'ébranler une institution prestigieuse, que l'on considère à juste titre comme exemplaire pour d'autres régions du monde. Puebla avait eu l'immense mérite de montrer que les évêques étaient capables d'arriver à un large consensus. Le risque est grand désormais que réapparaissent des radicalisations que Puebla était heureusement parvenu à surmonter. Il est prévisible que certains épiscopats, dont le brésilien, tendront à réduire l'importance qu'ils accordent au CELAM depuis sa fondation. Sera-ce pour le bien de l'Eglise d'Amérique latine et de l'Eglise tout court ? Un jeu dangereux a été amorcé à Los Teques, qui peut conduire au démantèlement du CELAM.

Or y avait-il péril en la demeure ? Y avait-il danger de schisme ? Les religieux avaient-ils la nuque aussi raide que certains l'ont insinué ? N'a-t-on pas gonflé à dessein le danger des « magistères parallèles » pour vider certaines querelles, où les animosités personnelles étaient peut-être aussi présentes que la hantise de l'unité ? Il est en tout cas surprenant que le Cardinal Lorscheider, dont on a vu le rôle de premier plan joué à Puebla, n'ait pas réussi à faire prévaloir, à Los Teques, un profil du CELAM qui apporte un minimum de garanties en ce qui concerne les applications pastorales qui découlent de Puebla. L'ancien Président du CELAM, dont on connaît la santé précaire, était sans nul doute épuisé par les travaux de Puebla. Mais s'il va de soi qu'il a perçu l'enjeu de la partie qui se jouait à Los Teques, il n'est pas interdit de se demander s'il n'a pas été placé dans une position telle qu'il lui était impossible d'agir ou de réagir. Peut-être même a-t-il eu le sentiment de se trouver devant un mur sur lequel il n'avait pas de prise. Aurait-il eu à pâtir de la manœuvre dont Mgr McGrath fit les frais et qui a abouti à la lettre du Cardinal Baggio ? A-t-il eu connaissance de cette lettre, quand et par qui ? Le Cardinal Lorscheider se serait-il trouvé en condition de ne pouvoir prévenir une manœuvre dont il

n'était pas au courant, et de ne pouvoir réagir lorsque celle-ci était consommée [28] ?

Ces doutes qui planent sur l'Assemblée de Los Teques devraient être élucidés sans retard, car les soupçons qu'ils engendrent font peser une lourde hypothèque sur la Conférence de Puebla et la crédibilité du CELAM. Aussi longtemps que ces ombres ne seront pas dissipées, beaucoup contesteront la représentativité de l'Assemblée de Los Teques. Des conditions obscures dans lesquelles se sont déroulées les élections du CELAM, ils tireront confirmation des suspicions qui affectent la conduite, par les bureaux du CELAM, de la préparation de la Conférence de Puebla. Ils inclineront alors à conclure deux choses. D'abord, que la Conférence de Puebla a finalement sanctionné les positions théologiques et pastorales qui correspondaient peu à l'expectative du Secrétariat général, maître d'œuvre de la préparation. Ensuite, que la nouvelle direction se présente et se pose d'emblée comme un filtre, et peut-être un frein, à la mise en pratique des recommandations de la Conférence.

Pourquoi Puebla ? Pourquoi Los Teques ?

Cependant à supposer — comme il est souhaitable — que ces doutes soient le résultat d'un concours de malentendus vite éclaircis, la question reste entière de savoir *pourquoi,* en fin de compte, *Puebla,* et *pourquoi,* en fin de compte, l'élection de *Los Teques.* Il s'agit ici de tenter de dévoiler la signification de ces deux événements pour l'Eglise universelle en cette fin du XXe siècle. Car si, comme nous l'avons relevé au niveau de l'Amérique latine, Puebla n'a pas donné une attention suffisante à l'avenir, la IIIe Conférence générale de l'Episcopat latino-américain a peut-être engagé l'avenir de l'Eglise universelle.

De l'avis unanime des observateurs, Puebla a révélé au grand jour un homme remarquablement doué en la personne de Mgr López Trujillo. Lui-même et son équipe ont étroitement collaboré avec le Cardinal Baggio à la préparation de la réunion. Or, humainement parlant, tout autorise à penser que l'actuel président du CELAM ne tardera pas à devenir archevêque titulaire de Medellín, où il est déjà archevêque coadjuteur avec droit de succession. A ce double titre, il est dans l'ordre prévisible des choses que dans un avenir relativement proche Mgr López Trujillo revête la pourpre cardinalice. Il pourrait même être chargé, plus tard, du diocèse de Bogota, et devenir primat d'un des pays les plus catholiques du

28. Au terme de la réunion de la CNBB (« Conferência nacional dos Bispos do Brasil »), tenue à Itaici du 18 au 27 avril, le Cardinal Aloysio Lorscheider a été chargé d'assurer le contact entre la CNBB et le CELAM.

monde — siège, de surcroît, du CELAM. Dès lors, dans une vision prospective et toujours purement humaine, il est plausible d'envisager qu'au terme d'une longue et riche expérience épiscopale dans le continent où, en l'an 2000, se trouveront la moitié des catholiques du monde, nul ne sera mieux placé que lui pour recueillir, le moment venu, la lourde charge du pontificat suprême. Du point de vue de l'Eglise universelle, on peut donc se demander si Puebla et Los Teques ne signifient pas la mise en orbite — par quels parrains ? — d'un candidat exceptionnel, à même de pourvoir, le cas échéant, le Siège de Pierre.

Perspective que beaucoup pourront trouver fascinante pour l'Eglise universelle, toute à la joie de l'élection d'un pape polonais. Mais, pour l'Amérique latine, la médaille a son revers. En effet, au moment même où l'on entrevoit les jalons qui pourraient marquer la carrière d'un prélat hors du commun, l'institution qu'il préside actuellement se trouve affaiblie et déforcée en tant qu'organe d'expression privilégiée de la collégialité épiscopale en Amérique latine.

Les élections à la direction se sont en effet soldées par un net renforcement de la tendance à la « romanisation ». Mgr Quarracino, nouveau Secrétaire général, est Argentin. Ce choix pourrait affecter la spécificité latino-américaine du CELAM, car on sait que l'Eglise d'Argentine — et l'Argentine elle-même — se veut aussi européenne que latino-américaine. Second Vice-président, Mgr Villalobos, de Costa Rica, est forcément peu au fait des problèmes d'Amérique du Sud. Le Cardinal Aponte Martínez, très averti des problèmes propres à Porto Rico et aux Caraïbes, a été réélu, en raison de sa compétence, Président du Comité économique. Quant au Premier Vice-Président, Mgr Duarte, destinataire de la lettre fameuse de Mgr López Trujillo, il partage des positions très proches de celui-ci. Et que son élection à la première vice-présidence puisse être un tremplin pour son élection à la prochaine présidence ne fait de doute pour personne.

Une alternative piégée

Les travaux de Puebla et les élections de Los Teques laissent donc une impression étrange. Au terme de ces réunions, la *nature* du CELAM apparaît plus problématique que son existence. Alors qu'elle fait preuve d'une vitalité et d'une créativité exceptionnelles, l'Eglise d'Amérique latine a certes besoin de réaffirmer et de consolider son lien organique à l'Eglise universelle. Mais, comme l'accueil réservé au Saint-Père suffisait à le prouver, la désaffection à l'égard du Siège de Pierre est un épouvantail qu'il peut être suspect et en tout cas dangereux d'agiter. Les tensions réelles qu'on

observe doivent être abordées dans un dialogue ménageant la juste part au pluralisme des options pastorales et des formulations théologiques. Si le CELAM en venait à être l'instrument d'un centralisme réducteur de différences, il perdrait vite, aux yeux de beaucoup, sa raison d'être, et changerait en tout cas de nature.

Finalement, le précédent de Puebla justifie un grand espoir pour le CELAM. Jean-Paul II, nous l'avons vu, a débloqué une Conférence qui ne s'ouvrait pas sous les meilleurs auspices. Or rien dans les déclarations pontificales n'autorise à penser que le Pape ait eu le sentiment de devoir se prononcer sur l'alternative piégée centralisation-collégialité. Il a rappelé avec vigueur que l'unité avait son fondement ultime dans le Christ lui-même. C'est cette identité d'intention qui rassemble, réunis autour du successeur de Pierre, les évêques du monde entier. Les institutions, pour utiles qu'elles soient, tirent leur sens de cette référence à l'essentiel, et sont ordonnées à la mission apostolique commune : paître le troupeau. On saisit dès lors la portée des paroles de Jean-Paul II sur les évêques constructeurs d'unité. « Cette unité épiscopale, affirme le Pape, ne vient pas de calculs et de manœuvres humaines ; elle vient d'en haut [29]. » Les calculs, les manœuvres divisent ; la commune référence au Christ et à Pierre unit l'ensemble des évêques et en fait un collège.

Faisant écho à ces propos, la Conférence a rappelé que dans l'Eglise d'Amérique latine l'exercice de l'autorité avait évolué depuis Vatican II et Medellín. On en a accentué le caractère de service et de sacrement : on y a également accentué l'esprit collégial (*afecto colegial*). Or, précise le Pape, « cette unité est un élément d'évangélisation ». Sans unité, l'évangélisation est compromise. Les gens d'Eglise portent dans des vases d'argile un trésor dont ils ont la garde, mais dont nul n'est propriétaire. Ils n'ont à s'enliser ni dans des conflits de personnes, ni dans des querelles d'écoles. Ils doivent se libérer de toute forme de narcissisme clérical, de tout ce qui contribue à replier l'Eglise sur ses problèmes internes, de tout ce qui la rend étrangère au monde et sourde à la souffrance des hommes. L'Eglise d'Amérique latine ne sera fidèle à elle-même que dans la mesure où, réconfortée par l'autorité de Pierre, elle se laissera interpeller par les défis brûlants de cette fin de siècle, et qu'elle mobilisera, pour y répondre, les ministres de la Parole et des sacrements, tous serviteurs de Dieu et serviteurs des hommes.

B 1348 Louvain-la-Neuve
Place Croix du Sud, 1

Michel SCHOOYANS
Professeur à l'Université de Louvain-la-Neuve

29. *Discours inaugural*, II, 1.